

Les enfants, ces anormaux... qui ne demandent qu'un peu de confiance

« Cette protestation éternelle de Balthazar contre la loi qui fait que rien ne s'achève en soi, que tout nous enchaîne sans cesse ».

Czeslaw Milosz, *Sur les bords de l'Issa*, Paris, Gallimard, 1980.

« Ils ne croient en rien et ils veulent savoir la vérité ».

Andrzej Stasiuk. *Taksim*, Paris, Actes Sud, 2011.

Les enfants, la présence

« Nous sommes en train de parler en ce moment des soirs d'été à Knoxville, Tennessee, au temps où je vivais là, à mes yeux si bien déguisé en enfant »¹.

C'est par ces premiers mots que James Agee prélude son dernier roman, *Une mort dans la famille*, par la voix de l'enfant Ruffus.

La scène d'ouverture a lieu dans un quartier pavillonnaire de Knoxville, une petite ville du sud. Le massacre industrialisé de la Grande Guerre tourne à plein en Europe, cinquante ans à peine après les ravages de la Guerre de Sécession sur le sol américain. Le démocrate Thomas Woodrow Wilson promulgue des lois pour protéger les salaires de la classe ouvrière fordiste préparant par là l'expansion de l'*American way of life* et l'accordage triomphal entre l'État et le Capital. L'Amérique se constitue en puissance hyperbolique mais file déjà vers la Grande Dépression. Pour l'instant Knoxville n'est qu'une grande bourgade du sud où cohabitent noirs

¹ James Agee, *Une mort dans la famille*, Paris, Christian Bourgois, 2011.

misérables, prolétaires blancs et petite classe moyenne au sein de laquelle se construit le *storytelling* démocratique².

L'histoire simple qui se déroule en quelques jours débute à la tombée d'un soir où une famille de la petite classe moyenne blanche, père employé des postes et mère au foyer, se retrouve rassemblée dans le modeste jardin pavillonnaire. Il y a la proposition du père de Ruffus, d'aller voir un film de Charlot au cinéma (luxueuse entorse au frugal train-train quotidien). Suit la promenade du père et du fils jusqu'en haut de la colline qui domine la ville et d'où l'on perçoit les lumières dans la nuit. On y est témoins de la mélancolie de Jay, père et mari exemplaire, force tranquille, d'une probité reconnue par tous, qui semble s'interroger peut-être sur l'affaîssement de l'amour qu'il éprouve pour sa femme. Nous sommes comme enveloppés par des affects-perceptions qui rendent si singulière la banalité de ce moment de partage silencieux, cet instant de suspension du temps où le corps du père et du fils semblent s'accorder dans le battement des cœurs mais aussi avec celui des étoiles, pendant que le silence s'installe (« et il regarda ce que son père regardait avec une attention si absorbée, les feuilles qui silencieusement respiraient et les étoiles qui battaient comme des cœurs »). Moment de confiance extatique du fils à l'égard du père et du monde qui se fond dans la nuit.

Puis, à nouveau dans la maison, tard dans la soirée et les enfants déjà endormis, survient l'appel de Ralph, le frère alcoolique de Jay qui s'alarme pour la santé de leur vieux père. Le voyage en voiture en pleine nuit et la traversée du Mississipi sur le bac. La rencontre entre les frères : reproches sournois de Ralph qui a encore trop bu, sa rancune à peine voilée, la veulerie insignifiante des rapports d'une fratrie quelconque. Le retour de Jay à la maison. L'accident de voiture, la mort de celui-ci.

Et encore la veillée du mort, entre le fanatisme épiscopalien des uns, le doute des autres et la haine de Dieu de l'oncle Andrew. Il y aura le trouble de la famille rassemblée face à la manifestation du fantôme de Jay. Puis, le lendemain, l'irruption du révérend Jackson, portant le flambeau intransigeant du jugement divin, qui prétend usurper la place du père disparu s'obstinant à enfoncer dans l'esprit des enfants le sens de la perte qui ne fait pas encore sens.

² Qui nourrira plus tard, dans les contrées nordistes le film, *La vie est belle* de Frank Capra : un homme ordinaire (James Stewart) peut dire encore que tout le monde a le droit d'être heureux et agir héroïquement, entouré de sa femme et ses enfants admiratifs, pour le bien de la communauté contre le véreux spéculateur capitaliste.

Arrive enfin la cérémonie de l'enterrement. Et les lendemains, qui à peine amorcés... signent la fin sans dénouement du roman.

Dans ce récit il est question de foi, de croyants et d'incroyants... Mais surtout de confiance. Confiance dans la présence : celle que l'enfant Ruffus porte à la trame du monde malgré l'effondrement familial que suppose la mort du père. Confiance qui lui est radicalement refusée par le prêtre Jackson. Longue tradition narrative du curé, du pasteur, du pope, du psychanalyste qui s'instituent en *fonction paternelle* et qui abhorrent l'*indétermination* des enfants, l'irrégularité infantine, l'enfant infondé, le danger de la dispersion et des lignes de fuite que les enfants empruntent. Les accordages entre celui-ci, nous et le monde³. Il y a toujours cet appel à la transcendance face à des enfants récalcitrants. Ainsi en va-t-il pour John et Pearl dans *La nuit du chasseur* de Davis Grubb, poursuivis par le révérend Harry Powell ; pour le frère et la sœur dans le film *Fanny et Alexander* d'Ingmar Bergman, résistant sourdement, avec l'aide de l'antiquaire juif, à l'Évêque devenu leur beau-père ; pour Matache dans *Les chardons du Baragan* de Panaït Istrati, fuyant l'ordre des papes et des boyards à travers les plaines danubiennes ; pour Sergueï Pankejeff, *L'homme aux loups*, prisonnier du divan de Sigmund Freud⁴. Ces enfants, ne sont-ils pas indifférents (pour l'instant) au devoir, à la dette, au pardon d'un Dieu justicier, au signifiant du Nom du Père, au tiers symbolique de la fonction paternelle, au manque et à la perte infinie ? Ruffus résiste à la loi qui voudrait que ce soit la représentation d'un état qui gouverne le monde, et qu'elle ne puisse porter que sur des relations à des objets ou à des êtres déjà *perdus*. Qui voudrait que la représentation soit l'institution de *ce qui est*, héritant des décombres de *ce qui fût*. Contre les devenirs enfantins, fabriquer un état, *l'enfance*, par lequel l'absence doit s'instituer comme la plus haute présence.

³ Daniel Stern, dans son approche des expériences les plus précoces du petit enfant d'homme, nous invite à saisir son « sentiment de soi » en devenir dans la logique situationnelle d'une coappartenance à l'expérience relationnelle. Et c'est par les accordages actifs entre l'enfant, d'autres êtres et les choses, dans un monde situé, que s'instaure une expérience commune. On pourra dire que cette démarche épistémologique guidée par « l'empathie sensitive », n'est rien d'autre qu'une éthologie des relations. Daniel Stern, *Le Monde interpersonnel du nourrisson. Une perspective psychanalytique et développementale*, Paris, PUF, 1999.

⁴ « Ce jour-là l'Homme aux loups descendit du divan, particulièrement fatigué. Il savait que Freud avait un génie, de frôler la vérité et de passer à côté, puis de combler le vide avec des associations. Il savait que Freud ne connaissait rien aux loups, aux anus non plus d'ailleurs. Freud comprenait seulement ce qu'était qu'un chien et la queue d'un chien. Ça ne suffisait pas, ça ne suffisait pas. L'Homme aux loups savait que Freud le déclarait bientôt guéri, mais il n'en était rien, et qu'il continuerait à être traité par Ruth, par Lacan, par Leclaire ». Gilles Deleuze et Félix Guattari, « 1914. Un ou plusieurs loups », in *Capitalisme et schizophrénie*, tome 2, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980, pp. 38-39.

Une mort dans la famille, roman sur une famille, conjure le roman familial⁵ avec son cortège de futurs souvenirs qui peuplent avec leurs ruines ce que l'on appelle l'enfance. James Agee nous dit autre chose que la remémoration éplorée de ce qui fut. Il nous parle de la présence de ce qui est en train de devenir. On peut convoquer ici le contraste que proposent Deleuze et Guattari entre les *blocs d'enfance* et les souvenirs d'enfance⁶. Avec ces derniers on a affaire à un panthéon à usage personnel, à une patrimonialisation intime du passé qui conduit à une quête de réparation de ce qui fut (« Ah, que n'ai-je pas été plus aimé ! ». « J'ai été exclu du secret ! ». « Je n'ai jamais su pourquoi, ils préféraient ma sœur... »). Avec le culte du souvenir nous sommes captifs d'une unité irrémissiblement défaite (légendaire narcissisme primaire), d'une activité mémorielle pour reconstituer les failles passées de l'expérience⁷. Au mieux la nostalgie, au pire la perte et le ressassement du manque, la plainte, l'amertume ou le ressentiment qui proviennent du fait que les êtres ne sont que ce qu'ils sont.

Il en va autrement avec les blocs d'enfance où il est question d'agglomérats de perceptions, de fragments du monde qui s'assemblent *par voisinage*. Ils sont le résultat d'une contamination entre les êtres, entre les êtres et les choses : hétérogène surgissant des relations et leurs devenir incertains. Des milieux. C'est dans le milieu des relations que l'enfant déambule et nous entraîne avec lui : « "un" enfant coexiste avec nous, dans une zone de voisinage ou un bloc de devenir, sur une ligne de déterritorialisation qui nous emporte tous deux, – contrairement à l'enfant que nous avons été, dont nous nous souvenons ou que nous fantasmons, l'enfant molaire dont l'adulte est l'avenir »⁸.

On pourrait, comme le fait René Schérer, évoquer l'enfant du « là » plutôt que l'enfant du *ça*. Les enfants sont là⁹, dans des lieux habités par une multitude d'êtres plutôt que dans

⁵ Comment ne pas loger une armée familiale de *personnes* dans le cœur de l'enfant (Narcisse Œdipe, père et mère et leurs *fonctions* supposées...) se demande Gilles Deleuze ? « Il n'y a pas de moment où l'enfant n'est déjà plongé dans un milieu actuel qu'il parcourt, où les parents comme personnes jouent seulement le rôle d'ouvriers, de connecteurs ou déconnecteurs de *zones* ». « Les parents sont toujours *en position* dans un monde qui ne dérive pas d'eux ». Gilles Deleuze, « Ce que les enfants disent », in *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, p. 82.

⁶ Gilles Deleuze et Félix Guattari, « Devenir-intense, devenir-animal, devenir imperceptible », in *Capitalisme et schizophrénie*, tome 2, *Mille plateaux*, *op. cit.*

⁷ Un des reproches que Deleuze fait à la psychanalyse c'est de lier l'inconscient à la mémoire, ce qui va de pair avec le désintérêt de celle-ci pour les déambulations des enfants dans des milieux : « conception mémorielle, commémorative ou monumentale, qui porte sur des personnes ou des objets, les milieux n'étant que des terrains capables de les conserver, de les identifier, de les authentifier ». Gilles Deleuze, « Ce que les enfants disent », *art. cit.*, p. 83.

⁸ Gilles Deleuze et Félix Guattari, « Devenir-intense, devenir-animal, devenir imperceptible », *art. cit.*, p. 360.

⁹ René Schérer reprend à Fernand Déligny (*ce gamin, là*) ce souci topologique et à Gilles Deleuze la revendication de l'impersonnel, pour nous mettre en garde contre l'absence d'attention pour les milieux des déambulations enfantines. René Scherer, « *Homo tantum*. L'impersonnel : une politique », in Éric Alliez (sous la direction de), *Gilles Deleuze, une vie*

des topiques abstraites constituées par des enchainements génétiques et des relations *nécessairement* structurelles (promesse d'une guerre éternelle entre des instances *intrapsychiques*). C'est le *là*, destitution d'un état qui n'est que l'abstraction d'un espace psychique sans lieu réel, qui caractérise le monde partageable de l'enfant. C'est *quelque part* que nous pouvons apprendre quelque chose de ses expérimentations, rendre possible des résonances entre notre expérience et la sienne.

Avec les blocs d'enfance il s'agit avant tout de *présences* et de leurs associations possibles : soleil, chemins de traverse, cachés dans les buissons, chiens errants, je marche avec un chien sous le soleil, le touche-pipi partagé (à l'avenir radieux pour les spécialistes de l'enfance...). Il y est question de parcours et de potentiels de situation dans un milieu.

D'où que le psychanalyste, décontenancé par la rencontre, fuyant phobique la coalescence entre son propre milieu et ceux des autres, raffole des décombres des souvenirs enfantins : susciter une demande infinie de réparation et de re-connaissance s'accorde avec son obsession pour les signifiants langagiers comme représentation. Re-présenter plutôt que rendre présent. Rester suspendus à l'impossible reconstitution d'une unité marquée par l'indélébile signe du manque-à-être. Fonder la tragique et universelle condition d'un Sujet réflexif dans la séparation : entre l'objet et le sujet, entre les mots et les choses, dans le sujet lui-même. Institution de frontières partout. Première et deuxième topiques : ça, moi, surmoi/inconscient, préconscient, conscient... Viendra toujours *plus tard*, un avenir pour l'enfance : réunification par le deuil, « renoncement à la toute-puissance », sortie du chaos de la fusion narcissique et du magma indifférencié des origines du proto-sujet. Et ce sera avec les « signifiants despotiques », le Nom du Père, le roc de la castration, que se jouera la saga interminable de la destitution de la chose par le mot, de l'expérience par l'abstraction : ou le pénible travail d'identification¹⁰. Interminable herméneutique de l'interprétation : retrouver le « sens » ou le travail de toute une vie. Il s'agit alors, non plus de rendre présent le monde, de l'habiter avec nos relations aux êtres et aux choses (une éthopoïétique)¹¹, mais d'opérer

philosophique. Rencontres internationales, Rio de Janeiro – São Paulo, 10-14 juin 1996, Le Plessis-Robinson, Institut Synthélabo pour le progrès de la connaissance, 1998, p. 38.

¹⁰ « Pour Freud, quand la chose éclate et perd son identité, le mot est encore là pour rétablir une unité qui n'était plus dans les choses. N'assiste-t-on pas à la naissance d'une aventure ultérieure, celle *du* Signifiant, l'instance despotique sournoise qui [...] substitue aux multiplicités la morne unité d'un objet déclaré perdu ? ». Gilles Deleuze et Félix Guattari, « Un seul ou plusieurs loups », *art. cit.*, p. 40.

¹¹ Pour une réhabilitation politique et esthétique de la conception éthopoïétique des relations, je me permets de renvoyer à mon article « Habiter. Quelques notes », in *Revue Chimères*, n° 78 (« Soigne qui peut »), 2012.

un travail acharné de représentation qui est aussi un travail de séparation. Infantilisme des adultes ou leur éternelle perte de l'enfance. Reconstituer le Un en faisant le deuil d'une unité, aussitôt déclarée et déjà perdue, déclarée parce que perdue. Accepter la perte comme fondation (tragique, forcément tragique) de notre commune et universelle humanité. Monisme ontologique qui fait trépasser les multiplicités qui peuplent les mondes où les enfants habitent.

Revenons une dernière fois au récit d'Agee. Qu'est-ce qui s'est passé au-delà de la banalité de la vie d'une famille brisée par la mort inattendue du père ? Où résident la puissance paisible, l'incandescence qui entourent ce monde ordinaire ? Dans la célébration de la *présence*. Nous dirons que le *sujet* de ce roman est l'animation de la présence du monde. Déjà l'ouverture élégiaque, sorte de cantique païen d'action de grâces adressé au monde familial rassemblé dans le jardin, père, mère, l'oncle et à la petite sœur mais aussi les criquets et les étoiles, qui annonce la fin du roman : « comme un être familier, et aimé dans cette maison ; mais ne me disent pas, oh ! pas maintenant, ni jamais ; ne me diront jamais qui je suis ».

Au début d'*Une mort dans la famille* l'enfant porte, pour l'instant, les habits de *l'enfance* alors que sa vie est toute autre chose : le devenir d'un enfant, les perceptions d'un enfant qui n'ont pas d'âge, lorsque tombe le jour dans le jardin familial, pendant la traversée des quartiers délavés, lorsqu'il contemple avec son père la ville engloutie dans l'obscurité depuis le haut de la colline, ou lorsque celui-ci, disparu, se rend à nouveau présent avec sa manifestation spectrale. James Agee nous dit : croire c'est croire à la présence du monde. Sa spiritualité n'est pas une qualité extra-mondaine mais elle se trouve dans les manières imprévues de répondre à l'appel du monde¹². Un engagement possible pour le faire exister.

Comme John et Pearl, Fanny et Alexander, Ruffus doit résister au choc des croyances des adultes..., *lui qui ne demande qu'un peu de confiance*. On ne peut que songer ici à ces

¹² Rappelons les vers empruntés par James Agee à William Blake dans sa grande enquête mystique sur la vie des misérables métayers blancs du Sud : « *Louons maintenant les grands hommes : "Chaque chose qui est, est sainte"* ». Lui, qui aurait été tourmenté par la perte de la foi en la foi de ses parents, fait de la présence du monde, de la présence au monde, sa nouvelle religion. Toute son écriture est traversée par une proposition cosmologique qui n'est rien d'autre que la croyance qu'il porte à la révélation de la présence des êtres et des choses dans les mondes les plus ordinaires. Et c'est ainsi qu'il répond dans *Une mort dans la famille* aux bondieuseries du charitable révérend Jackson lorsqu'il convoque un Dieu qui punit et pardonne et les affres du monde de l'au-delà, par le cri de l'oncle Andrew : « Ce papillon... Il y a plus de Dieu dans ce papillon que Jackson n'en verra pour le reste de l'éternité ! ».

autres enfants qui peuplent les récits d'Henri James. Ainsi Daisy Miller prise dans les rets du soupçon et qui en mourra : « [...] et *Daisy Miller*, la nouvelle jeune fille américaine, ne demande qu'un peu de confiance, et se laisse mourir parce qu'elle n'obtient pas ce peu qu'elle demandait »¹³. Un enfant qui ne dispose pas de la confiance des adultes est déjà un enfant mort, où déjà un futur trader, un manager d'entreprise ou le gestionnaire à venir de l'administration de l'avenir du monde, pariant, confiant, sur la méfiance entre les hommes. Et ne pouvant donc faire confiance à l'indétermination du monde.

C'est dans la lignée du pragmatisme américain représentée par W. James que nous trouvons la proposition qui nous convient ici : la confiance, ou la foi, est une potentialité qui fait exister le monde et nous révèle notre existence. « Il y a donc des cas où un phénomène ne peut se produire s'il n'est pas précédé par une foi antérieure à son avènement. [...] *La foi en un fait peut aider à créer le fait* »¹⁴. Mais il importe d'établir le rapport intime entre la croyance et la confiance : la confiance peut permettre de rendre vrai ce à quoi on croit¹⁵. Non pas rapport à ce qui est, au monde tel qu'il est, à un avenir prévisible mais à ce qui est en train de devenir, au monde *en train de se faire*. Croyance dans un monde dans lequel nous pouvons devenir quelque chose d'autre que ce que nous sommes déjà. S'il s'agit de croire à l'expérience, selon les mots de W. James, c'est dans le sens de son indétermination. Contre le probable choisir le possible. Faire le choix, non pas d'être dans un monde déjà-là mais choisir un monde possible auquel nous pouvons contribuer¹⁶.

Il y a une anormalité propre aux enfants. Elle réside, non pas dans leur innocence, mais dans leur confiance dans le monde en devenir et dans leur farouche volonté de croire que nous pouvons le partager.

¹³ Gilles Deleuze, « Bartleby ou la formule », in *Critique et clinique, op. cit.* À propos de la fraternité démocratique, supposant la mort du Père, celle des enfants orphelins ou la société des frères cimentée par la confiance, Deleuze observe, dans ce qui est aussi un commentaire sur le pragmatisme dans la littérature américaine : « il y faut une communauté nouvelle, dont les membres soient capables de "confiance", c'est-à-dire de cette croyance en eux-mêmes, au monde et au devenir ». *Ibidem*, p. 112.

¹⁴ William James, *La Volonté de croire*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2005, p. 59.

¹⁵ Voir le commentaire de la pensée jamesienne de Thierry Drumm dans sa présentation à William James, « Le poulpe et le doctorat », in Isabelle Stengers, *Une autre science est possible. Manifeste pour un ralentissement des sciences*, Paris, La Découverte, 2013, p. 185.

¹⁶ Isabelle Stengers, « William James : une éthique de la pensée ? », in Didier Debaise, *Vie et expérimentation. Peirce, James, Dewey*, Paris, Jean Vrin, 2007, pp. 147-174.

L'Enfance contre les enfants

1867. Fin des grands travaux haussmanniens. Poursuite de l'expansion coloniale française avec l'annexion des trois provinces de la Cochinchine. Généralisation de l'enseignement public en France avec une loi obligeant toutes les communes de plus de 800 habitants à entretenir au moins une école publique. Deuxième exposition universelle de Paris avec un espace consacré à « la situation matérielle et morale des travailleurs ».

À Nancy, une affaire obscure agite un tribunal de province : Charles Jouy, un travailleur agricole d'une quarantaine d'années, habitant d'une petite commune rurale, est accusé d'abus sexuels¹⁷. Enfant naturel, orphelin depuis l'âge de trois ans, à peine scolarisé dans son enfance, survivant avec des petits travaux chez des paysans, plus ou moins ivrogne, presque muet, il est un marginal accepté par tous. Un peu l'idiot du village dans le paysage social villageois de la fin du Second Empire. Mais voilà qu'un jour il est dénoncé au maire du village par des parents qui l'accusent du viol de leur fille. Après l'enquête, voici la reconstitution des faits : il se serait fait masturber une première fois par une enfant de huit ou neuf ans, Sophie Adam, en présence d'une autre petite fille. Ce qu'elle s'empressera de raconter mi-amusée, mi-inquiète, à un paysan qui passait juste par là. Celui-ci, après de vagues remontrances, ne s'y intéressera pas davantage. C'est quelque temps après, lors de la fête du village, que Sophie Adam est entraînée par Charles Jouy dans un fossé sur la route qui mène à Nancy où il la viole. Il lui donne quelques sous qu'aussitôt elle dépense dans la foire. Elle n'en dira rien à ses parents. C'est la mère qui s'apercevra, en lavant le linge, que quelque chose s'est passée. La fillette accuse Charles Jouy qui est alors dénoncé par les parents au maire. Il sera ensuite inculpé. Le tribunal ordonne un premier examen médical qui sera effectué par un médecin de campagne. Puis, d'autres médecins, des notables de la région, s'intéressent à l'affaire et obtiennent de la justice des expertises psychiatriques plus méticuleuses. À l'issue du procès, Sophie Adam est placée dans une maison de correction pour des jeunes filles jusqu'à sa majorité légale. Charles Jouy sera enfermé à vie dans un établissement asilaire.

Qu'est-ce qui s'est passé, se demande Foucault, pour qu'un inculpé aussi banal, pour qu'un attentat aux mœurs aussi ordinaire mobilise avec une telle opiniâtreté la psychiatrie

¹⁷ Michel Foucault, *Les anormaux. Cours au Collège de France. 1974-1975*, Paris, Gallimard/Le Seuil, 1999, p. 275.

légale, pour que le tribunal accorde le droit d'effectuer plusieurs expertises, pour que les psychiatres aient pu obtenir du juge d'instruction un non-lieu et, plutôt qu'une condamnation à une peine de prison, l'internement définitif dans un hôpital psychiatrique ?

Ce qui s'exemplifie au travers cette affaire judiciaire, nous dit-il, c'est la mise en place d'un nouveau régime d'intervention de la psychiatrie, dont l'institutionnalisation sociale et la généralisation sont rendues possibles par la place centrale du regard qu'elle porte à l'enfance : « on voit se définir là une nouvelle position de l'enfant par rapport à la pratique psychiatrique. Il s'agit d'une mise en continuité, ou plutôt d'une mise en immobilité de la vie autour de l'enfance »¹⁸. Moment de fléchissement d'une vision aliéniste, processuelle, selon le modèle instauré par Pinel et Esquirol – celle qui s'intéresse à la production de délires, d'hallucinations, aux gestes dissociatifs, aux instincts irrésistibles conduisant au crime, à la constitution d'un cadre symptomatologique et qui avait nourri quelques décennies avant les chroniques retentissantes de certains célèbres faits divers, tels les meurtres « monstrueux », commis par Pierre Rivière ou Henriette Corbin –, à une conception déficitaire, où ce que l'on cherche chez l'adulte criminel c'est un *état* au regard d'un déficit de développement.

Ainsi, Charles Jouy s'il est décrit comme un cas d'imbécilité et de dégénérescence, c'est dans la mesure où les psychiatres experts soulignent avec insistance le caractère déséquilibré de son *développement normal* (« malgré la taille très exigüe – de l'inculpé – et son arrêt de développement physique marqué, ses organes – génitaux – sont normalement développés comme ceux d'un homme ordinaire. Ce fait s'observe chez les imbéciles ». Ou encore : il n'est pas « méchant », il est même « doux », mais « le sens moral est avorté ». « Il n'a pas la possession mentale suffisante pour résister à certaines tendances... » ; « animalité puissante » ; « avortement mental »). Tout contribue à définir un ralentissement évolutif qui est aussi un *état d'infantilité* qui le rend irresponsable. Sa conduite ne répond plus à une « exagération intrinsèque » de ses instincts : c'est plutôt dans un « déséquilibre fonctionnel », et par là pathologique, provenant du sous-développement des instances « supérieures », qu'il faut aller chercher l'individu déviant¹⁹. Et à Foucault de conclure : découverte de l'enfant par

¹⁸ *Ibidem*, p. 284.

¹⁹ *Ibid.*, p. 283.

la psychiatrie, certes, mais surtout, « introduction non pas tant de l'enfant que de *l'enfance* comme point de référence central et constant »²⁰.

La vie des hommes et des femmes infâmes²¹ peut devenir alors celle des vies infimes par lesquelles les dispositifs de contrôle trouvent les leviers de l'accroissement de leur puissance opératoire et de leur infiltration générale dans le corps social. Les institutions étendent leur pouvoir et leurs savoirs à partir d'une micro-politique des interactions les plus intimes. On pourrait-même dire : à partir de la fabrication d'une certaine intimité.

Nous ne pouvons pas retracer ici la vaste enquête historique sur les technologies de normalisation que nous propose Michel Foucault dans *Les anormaux*. Disons seulement que ses recherches généalogiques, qui vont de la figure du criminel à celle du monstre, pour aboutir à celle de l'enfance comme axe décisif du biopouvoir en tant que pouvoir productif « de faire vivre », nous montrent comment s'opère la fabrication d'un nouvel environnement social au travers de la mise sous tutelle de l'enfant. Celle-ci commence, dès le XVIII^e siècle, par l'attention portée à son corps qui se cristallise autour du contrôle maniaque de la pratique masturbatoire. On verra émerger au début du XIX^e siècle une prolifération des campagnes contre la masturbation qui se transforment en véritable croisades. C'est toute une littérature de conseil adressée aux parents qui foisonne pour empêcher la pratique onaniste, associée dorénavant à toute une série de pathologies somatiques et mentales. Ce sont des recommandations de surveillance, d'inspection des lits et du linge, l'invention par des médecins de dispositifs extravagants pour brider les corps et rendre impossible la masturbation infantine. Or cette disciplinarisation des enfants, indistinctement pédagogique et médicale, à laquelle sont poussés les parents sous l'œil attentif du médecin, va progressivement se déplacer du corps de l'enfant à celui des adultes. Et c'est alors la thématique de la séduction qui commence à prendre une place centrale dans la constitution d'une enfance *vulnérable*. L'enfant doit être protégé d'un entourage potentiellement malsain parce qu'incontrôlable. Il aura fallu d'abord surveiller, puis éloigner les corps « intermédiaires », *étrangers* qui s'immiscent dans la relation entre les parents et les enfants : autres membres de la famille élargie, cousins, oncles et tantes, mais aussi domestiques et

²⁰ *Ibid.*, p. 287. Les italiques sont de moi.

²¹ Michel Foucault, « La vie des hommes infâmes », in *Dits et écrits 1954-1988*, tome III, 1976-1979, Paris, Gallimard, 1994 : où comment le « supplice de la vérité » s'affirme dans les effets d'un discours savant où se noue le pouvoir sur la vie à partir de ses formes irrégulières.

gouvernantes dans les milieux bourgeois. Éloignement des corps allogènes à la famille cellulaire auxquels sont exposés aussi bien les enfants prolétariens dans la promiscuité de leur vie sociale, que les enfants de la bourgeoisie, même si c'est surtout cette dernière qui fera d'abord l'objet de la sollicitude de la pédagogie médicale²².

Reconfiguration donc d'une famille hypersexuelle à partir d'une sexualisation outrancière de l'enfant dans le cadre de ses relations familiales, dont on connaît l'avenir radieux sur les divans mais aussi dans les tribunaux pour enfants prolétaires du XX^e siècle : « C'est autour de ce lit douteux (celui de l'enfant) qu'est née la famille moderne sexuellement irradiée et saturée, et médicalement inquiète »²³. Rétrécissement de la famille relationnelle, à l'intérieur de laquelle le corps, puis l'esprit de l'enfant sont tout à la fois surveillés, punis, valorisés et sacralisés. Et plus tard œdipianisés. La sexualité des enfants ne concerne finalement plus tellement les enfants eux-mêmes que la *relation* à leurs parents.

Car c'est une fois opérée la réduction familiale à sa cellule élémentaire, que peut s'affirmer avec force l'obsession de l'inceste : déplacement de la hantise du petit masturbateur livide à la suspicion d'intrusions sexuelles des parents. Dorénavant, et c'est là où prend tout son sens l'expression foucauldienne de l'enfance comme « piège à adultes », c'est la sexualité de ces derniers qui est suspectée et surveillée. L'enfance permet alors l'éclosion d'une « épistémophilie » méfiante, d'un bavardage savant autour des enfants comme *espèce en danger*. Cette épistémologie du soupçon est, nous dit Foucault, la condition historique qui permet la généralisation du savoir et du pouvoir psychiatrique et plus tard psychanalytique. Leur institutionnalisation sociale. Il faut dorénavant fouiller de plus en plus profondément dans ce réservoir de pathologie que sont les relations entre les parents et les enfants. Passage d'un intérêt porté au statut de la maladie à celui du statut de l'anomalie. Et c'est cet intérêt pour les comportements déviants, à déceler dans les tréfonds d'un développement anormal de l'enfant, opposé à une vision du développement normal comme succession stationnaire (ou la scansion entre des états), qui institue le pouvoir inouï du savoir « psy » soutenu par le cadre médical.

²² On verra plus tard s'installer une division du travail institutionnel : la médecine et la psychiatrie pour la bourgeoisie, les tribunaux pour enfants pour les prolétaires. On n'en est pas aujourd'hui bien loin, lorsqu'on songe que les familles qui font l'objet des interventions de l'aide sociale à l'enfance française, particulièrement « judiciarisée », appartiennent massivement aux classes populaires.

²³ M. Foucault, *Les anormaux. Op. cit.*, p. 242.

C'est donc cette redéfinition de la famille, ces opérations de réduction qui conduisent à la famille nucléaire, qui permet dorénavant à la médecine, à la psychiatrie, aux institutions spécialisées de l'enfance de s'atteler à la création d'un environnement d'abord physique (le contrôle des corps) puis psychique (l'obsession pour l'inceste). En guettant d'abord le danger onaniste, on passe du contrôle des sources de la dégénérescence à la suspicion portée aux relations familiales, et enfin au soupçon porté aux milieux dans lesquels elles s'inscrivent, pour légitimer leur mise sous tutelle. « La sexualité de l'enfant, c'est le leurre à travers lequel la famille solide, affective, substantielle et cellulaire, s'est constituée, et à l'abri duquel on a soutiré l'enfant à la famille »²⁴. La famille cesse d'être une communauté élargie, poreuse, débordante de relations, ce qu'elle fut encore tout au long du XVIII^e siècle, et donc difficilement gouvernable, pour devenir un *corps restreint* d'État. L'enfant est déplacé d'un milieu aux frontières perméables vers l'espace clos, balisé, normalisé par la psychiatrie, l'éducation et plus tard par la protection de l'enfance, d'une cellule familiale à laquelle on délègue la tâche reproductive de fabriquer des enfants normaux.

Or la normalité n'est jamais saisissable en tant que telle mais seulement par ses *écarts*. Ce sont ces écarts qui permettent de la fonder en *droit*. Le travail de normalisation peut alors se définir positivement par son propre régime de savoir (la détermination des irrégularités) et de pouvoir (les technologies de production des environnements de normalisation). Il ne s'agit plus d'un pouvoir répressif (s'exerçant par des gestes d'exclusion, d'enfermement, de bannissement), même si celui-ci continue à être exercé, mais plus essentiellement d'un pouvoir *productif* en tant qu'il s'attèle à la fabrication de nouveaux régimes de subjectivation sociale auxquels les individus doivent eux-mêmes contribuer par leur propre travail d'intégration. C'est ainsi une intervention totale sur le milieu de vie des enfants qui se prépare, et par là sur celui des adultes conduisant à la fabrication de l'enfance. Mais *l'enfance* ne saurait exister sans les institutions qui en établissent l'environnement normatif.

Faisons un instant un retour en arrière. Michel Foucault souligne que cette « substantification » de la petite famille autour du corps de l'enfant, apparaît en continuité avec la conception d'une « éducation naturelle », d'une certaine forme de rationalité de l'éducation héritée du XVIII^e siècle²⁵. Cette rationalité voulait déjà que la famille soit en

²⁴ *Ibididem*, p. 242.

²⁵ *Ibid.* p. 240.

quelque sorte « mandatée » par les institutions éducatives et médicales pour effectuer le travail de socialisation de l'enfant. Avec le déploiement de cette rationalité, qui guette les déviances improductives de l'enfant, s'est préparée la mise sous tutelle de l'univers familial : « au même moment, on demande aux parents non seulement de dresser les enfants pour qu'ils puissent être utiles à l'État, mais on demande à ces mêmes familles de rétrocéder effectivement les enfants à l'État »²⁶. S'annonce ainsi l'âge de la rationalisation et de la gestion de la population en tant que force productive. Et cette gestion suppose que ce soient les individus eux-mêmes qui produisent l'environnement social favorable à la gestion. Cela aura lieu non seulement à travers l'usine, ou par la création des formes de vie urbanisées mais aussi au cœur même de l'intimité des petites machines familiales qui constituent l'agglomérat de ce que l'on peut appeler la population.

À qui sont les enfants ?

C'est maintenant que la question peut être posée : à qui appartiennent les enfants ?

Rappelons que c'est déjà avec la Révolution française que s'institue une logique de délégation des enfants à l'État sous les auspices de la loi qui transcende la communauté familiale²⁷. L'enfant est placé « par la nature et par la loi » sous la surveillance et la protection des deux parents. C'est aussi au cours de la Révolution que s'institue le concept de minorité et d'irresponsabilité de l'enfant. Les parents deviennent des représentants d'une citoyenneté abstraite, ayant la dignité de reproducteurs du lien social sous l'œil plus ou moins sévère de l'État.

La contre-révolution passera par là avec la réhabilitation de la « tradition familiale » (le père dont le pouvoir sera rétabli avec la Restauration, gardera encore pendant près d'un siècle et demi, jusqu'à 1970, avec la loi relative à l'autorité parentale, le statut de « chef de famille »). Mais, sans nous attarder sur l'histoire du code de la famille, nous pouvons dire que la famille

²⁶ *Ibid.* p. 241.

²⁷ Une profonde modification des relations familiales est instaurée par la loi : le mariage devient l'union de deux personnes égales (une convention, sous l'autorité de la loi et non plus un contrat entre deux familles). Le divorce par consentement mutuel devient possible. Le statut d'enfant illégitime, le bâtard « hors la loi », disparaît. La puissance paternelle laisse la place à « l'autorité parentale » concernant également le père et la mère.

comme association de sujets de droit est instituée, y compris le sujet de droit, miniaturisé, concernant l'enfant. C'est enfin sous la III^e République que l'État s'arroge le pouvoir de prononcer la déchéance de l'autorité parentale des parents indignes, ce qui peut conduire au placement des enfants. Le principe de l'autorité parentale cédera la place à la primauté des droits universels de l'enfant venant asseoir les valeurs suprêmes de la société comme un tout sous la tutelle de l'État. L'État est là définitivement pour veiller, surveiller, redresser, intervenir et consolider l'institution familiale nucléaire comme fondement de l'ordonnement *du* social. C'est ainsi le geste de délégation de l'État aux familles qui affirme sa primauté. Ajoutons : délégation de second degré car les parents « sous-traitent » à leur tour à des institutions au pouvoir exorbitant, l'éducation, la santé et l'avenir *social* de leurs enfants. C'est l'État, comme le montrent des historiens du droit de la famille, qui en dernier terme possède les enfants²⁸.

Or, ce qui reste forclos dans ce long processus historique d'institution de la loi régulatrice du lien social, loi transmutée dans les institutions comme dernière instance de la caution du normal et du déviant, c'est *la défaite des communautés*. Pour que la famille se constitue en sujet de droit, il aura fallu détruire les médiations qui constituaient la communauté, à laquelle les parents et les enfants appartenaient, au profit d'une somme d'individus dont le destin est, au nom de l'émancipation des anciens attachements²⁹, l'atomisation que suppose la fondation du sujet par la Loi.

C'est à la collusion entre la loi historique et la Loi symbolique de l'humanisation à laquelle on assistera par la suite tout au long du XX^e siècle. La primauté de l'enfant-sujet, caractérisé par la place qui lui est accordé dans un régime général de droit, va de pair avec un surinvestissement de l'enfant de la parole, le petit *parlêtre* qui doit intérioriser la loi de la symbolisation censée le séparer de ses liens « indifférenciés » des origines et qui permet de rendre suspects (potentiellement pathogènes) ses rapports à des milieux singuliers. Le champ

²⁸ C'est l'État qui « confie, dans des conditions des plus ordinaires, la responsabilité (des enfants) à leurs parents biologiques », notent Claude Martin et Armelle Debroise, en s'appuyant sur les travaux de l'historien de la famille François de Singly. Claude Martin et Armelle Debroise, « Le sentiment de responsabilité parentale », in *Informations sociales*, n° 73/74 (« La responsabilité des familles »), 1999.

²⁹ L'onde de choc entre les univers migrants transportant d'autres formes d'affiliation et d'appartenance à des communautés locales et situées, à un tissu de relations entre des humains et des non-humains, et la communauté nationale française hyper-républicaine n'a pas fini de se faire sentir. Tobie Nathan, dès les années 1990, nous mettait en garde contre les effets explosifs de l'entreprise forcée d'acculturation des enfants de migrants par les institutions françaises. Tobie Nathan, *Fier de n'avoir ni pays, ni amis, quelle sottise c'était... Principes d'ethnopsychanalyse*. Editions La Pensée sauvage, 1993.

institutionnel dans lequel se met en scène avec la plus grande intensité, jusqu'à la caricature, la suspicion des liens « fusionnels », ce théâtre de l'autonomisation par la parole qui est aussi une mise en scène de l'atomisation, est celui de la protection de l'enfance. Une redoutable isomorphie se met en place entre la « judiciarisation » de la psychologie et la « psychologisation » du dispositif judiciaire. L'actuelle protection de l'enfance française, dans son fondement, est encore le fruit de cette double naturalisation de la loi. Dans la pratique ordinaire des institutions de l'Aide sociale à l'enfance, le juge pour enfants devient une sorte de « père symbolique » qui, par son pouvoir abstrait de « rappel à la loi », est censé activer les interdits et les limites supposés structurants. Si l'enfant est un sujet de droit, c'est qu'il est assujéti à la Loi abstraite à défaut d'avoir été assujéti par ses parents à l'ordre d'une symbolisation de ses liens. Le champ des pathologies familiales, de préférence dans les classes populaires, et plus encore chez des migrants, est progressivement cerné par la loi et ses polices³⁰.

« Tout se joue dans l'enfance », voilà le principe archéologique sur lequel l'emprise psychologique s'est fondée. Elle est concomitante à l'injonction de « mettre des mots sur la souffrance » héritée des anciennes pratiques de l'aveu. Mais voilà que depuis déjà quelque temps, dans le paysage thérapeutique, l'idéologie des compétences qu'il suffit de manager, vient concurrencer et déstabiliser les psychanalystes, hégémoniques jusqu'à il y a peu, dans l'accompagnement du « travail » de socialisation. Fi de la scène tragique du dévoilement par la parole et de l'interprétation de *l'insu* de l'expérience! Halte aux délices doloristes de l'introspection ! Il suffit du travail empathique d'un quelconque coach entrepreneur pour s'adapter à n'importe quelle situation. Le monde *est ce qu'il est*. Et avec lui nous sommes ce que nous sommes, de préférence compétents dans les manières de nous y adapter. *I am what I am*. Refondation d'une logique idéale de l'autonomisation. L'enfant doit apprendre à vivre dans l'indifférence des mondes qui l'habitent, considérés seulement comme des accessoires pour des programmes de réajustement constant. La vie devient un projet sur lequel on peut spéculer. Pas seulement en termes de capital symbolique mais aussi dans l'ultra-réalisme économique de la valeur.

³⁰ Je me permets de renvoyer, pour de plus amples développements, à Josep Rafanell i Orra, « Avoir plusieurs mères et pères. Notes sur des biographies croisées à l'Aide sociale à l'enfance », in *En finir avec le capitalisme thérapeutique. Soins, politique et communauté*, Paris, La Découverte/Les Empêcheurs de penser en rond, 2011.

Des communautés plurielles à la famille. De la famille à l'État et ses institutions. Des institutions à la famille nucléarisée qui, déstabilisée par la dissolution de ses anciennes identités sociales, est sommée de soutenir à nouveau l'autorité des institutions. La boucle d'une nouvelle restauration voudrait à nouveau se refermer. Mais où en sommes-nous aujourd'hui ?

Il se pourrait qu'une grande transformation soit en train de s'opérer : l'avènement d'un nouvel âge monstrueux du devenir-autonome. Où nous serions affranchis parce que connectés au monde total du réseau. Surface lisse de l'expérience. Une subjectivation d'un binarisme désarmant et sans texture ; où il est possible de choisir en permanence. Ceci ou cela, ami ou pas ami, j'aime ou j'aime pas, peu importe pourvu que le choix s'effectue dans le seul monde de l'action réactive et de la contraction temporelle du réseau. Sollicités constamment, nous choisissons de choisir *le même* monde. Toute une industrie communicationnelle nous est de plus en plus tôt proposée pour nous intégrer dans le monde unifié par les médias sociaux. L'enfant branché, aux parcours connectés, est de moins en moins en contact avec les *zones transitionnelles* propres à la co-individuation. Les nouvelles amitiés vides et souriantes comme des *selfies* vont de pair avec la destruction des écologies de l'attention³¹. Avec les si bien nommés « réseaux sociaux » les enfants, définitivement, totalement socialisés, retrouveraient enfin leur inconscient incontestable : le nouvel *inconscient numérique*. Par celui-ci il faut entendre, comme le suggère Yves Citton, une *disposition* des conduites, l'imposition de contextes informationnels qui nous « font faire » dans les marges étroites des structures communicationnelles³². Capture de l'attention qui accompagne aussi la déliquescence des institutions qui transmutaient la figure abstraite de l'État souverain en un certain type de relations pétries d'autorité et de déférence.

³¹ Matthew B. Crawford, dans un essai, nous alerte sur la destruction des formes de co-individuation qui exigent des « attentions conjointes » (qui sont aussi des formes *situées*, incarnées, de l'écologie d'un agir médiatisé par des artefacts techniques). La dissolution des attentions dans le nouvel environnement technique et informationnel, constitué d'un enchevêtrement de boîtes noires, s'enracine pour l'auteur dans une hypertrophie de l'héritage de l'autonomie – comme détachement – propre à l'Occident. Matthew B. Crawford, *Contact. Pourquoi nous avons perdu le monde, et comment le retrouver*, Paris, La Découverte, 2016. Voir en particulier la page 201.

³² Yves Citton, « Notre inconscient numérique », in *Revue du Crieur*, n° 4, juin 2016. Ces structures sont déterminées par l'empilement de plus en plus intégré et hiérarchisé de plateformes dominées par les *majors*, Google, Amazon, Facebook, Apple (GAFA), ou encore Netflix, Airbnb, Tesla, Uber (NATU). Yves Citton pose la question de la souveraineté d'un nouveau type de ces plateformes. Il serait erroné de les considérer comme un nouvel État ou comme un pur marché. Il faut plutôt y voir une nouvelle gouvernance machinique qui se soutient de la constitution d'un inconscient numérique. Multiplication de boîtes noires, ou une « infrastructure », *ni complètement au dedans ni tout à fait au dehors* de notre intériorité subjective, et capable de déterminer rigidement les comportements des populations.

La République peut-elle encore prétendre cohabiter aujourd'hui, elle qui cohabita si bien avec la psychanalyse à papa et maman et les affres de l'autonomisation par la perte, avec ce nouvel « inconscient » devenu le socle de la surproduction de liens balisés? Comment concilier le trop plein hyperactif, arborescent, de cette communication médiatisée avec le temps lent et linéaire des institutions disciplinaires ? C'est dorénavant le monde fléché par les GAFA et NATU qui polarisent notre attention. Et ce n'est pas avec l'introduction de tablettes et autres Smartphones dans l'école que la République sociale et nationale pourra éviter sa profonde faillite. Ce qui s'annonce, c'est la défaite de la souveraineté de l'État dans sa puissance disciplinaire d'ordonner les conduites. N'y a-t-il pas une tragique ironie dans le mélange de genres entre foi eschatologique et frénésie hyperbranchée chez le jeune djihadiste d'aujourd'hui, reniant père et mère, les traditions de la communauté et bien sûr les institutions de la République, pour adhérer, à la vie et à la mort, à la croyance en un État extra-mondain, hors du temps, par la médiation de la modernité cybernétique ? Le pastoralisme de l'État, avec son *ecclesias* laïque, semble avoir perdu toute capacité de croire en lui-même. On assiste à la fin de la *communitas* étatique dissoute dans le flux continu du réseau, surgissant, magique, par la grâce du doux toucher tactile sur l'écran. Il ne semble subsister du mirage de la citoyenneté nationale que la basse police, l'inflation des frontières et des identités pour maintenir un semblant d'autorité régressive de l'État.

Mais ce que nous importe, c'est que le réseau est aussi en train de capturer (avec le si mal nommé monde virtuel) ce qui est au cœur de la vie, et particulièrement de la vie d'un enfant : la capacité d'accueillir l'événement intempestif. Avec la disparition de l'attente hospitalière de l'événement, c'est l'expérience transitive de la vie intérieure qui est en train de s'effondrer. La capture du possible ne nous laisse plus que les ruines du probable.

Pris en tenailles entre la restauration de l'État et l'inscription dans la surface lisse et globale de la cybernétique, il nous reste alors à réactiver à nouveau la communauté située. Ce à quoi les enfants nous invitent encore.

Les enfants de la commune

Robert Louis Stevenson dans *Les porteurs de lanternes*, raconte un jeu d'enfants dans la lande, lorsque, lui-même enfant séjournait dans un village de pêcheurs sur la côte écossaise. Pourvus de lanternes sourdes, à la nuit tombée, les enfants s'éparpillaient dans l'obscurité de la nuit, la lanterne accrochée à leur ceinture et cachée par leur pardessus, indiscernable. Le plaisir du jeu consistait à s'en savoir porteur sans le montrer : « Le bonheur suprême était de marcher seul au cœur de la nuit, le volet de la lanterne refermé, le pardessus boutonné, sans un rayon de lumière qui s'échappe, ni pour guider nos pas ni pour signaler l'objet de notre fierté ; sans être autre chose qu'une petite colonne de ténèbres dans le noir de la nuit, sachant, au plus secret de notre cœur, que nous avons à la ceinture une lanterne sourde, et pour cela exultant et chantant tout au long du chemin »³³. La lumière virtuelle devient alors le signe de l'existence d'une invisible perception par laquelle s'affirme le partage de la joie. La lumière cachée, imperceptible mais pourtant présente, instaure une expérience intérieure tendue vers le dehors. La possibilité de se rendre présents les uns aux autres, et de rendre présent un lieu, à la lettre de l'éclairer, réside dans la constitution collective d'une expérience dans laquelle l'être se loge *dans la possibilité* de sa présence (pour d'autres êtres). Ce qui constitue la joie commune des enfants de la lande, ce n'est pas bien sûr *l'absence* de lumière mais bien sa présence *cachée et donc possible*: l'appartenance commune à un *potentiel de situation*.

Appelons cette expérience celle « d'une vie intérieure » qui émerge dans l'instauration d'un lieu, dans la zone de formation de relations dans leur pure possibilité. On songe ici à ce que W. James nomme l'expérience transitive : « la vie se trouve dans les transitions tout autant que dans les termes reliés ; souvent, elle semble s'y retrouver plus intensément, comme si nos jaillissements et nos percées formaient la vraie ligne de front [...]. Sur cette ligne, nous vivons tout à la fois prospectivement et rétrospectivement. Elle relève "du" passé dans la mesure où elle provient exclusivement de la continuité du passé ; elle relève "du" futur dans la mesure où le futur, quand il arrivera, sera *sa* continuité »³⁴.

³³ Robert Louis Stevenson, *Les porteurs de lanternes et autres essais*, Paris, Sillage, 2012. p. 81. Je remercie Thierry Drumm de m'avoir fait connaître ce texte.

³⁴ William James, *Essais d'empirisme radical*, Paris, Flammarion, 2007, p. 84.

C'est dans le temps ouvert et intensif des devenirs, *entre* nous et les autres qu'une expérience *réelle* peut avoir lieu, qu'elle fera *lieu*. Ou que des manières d'habiter le monde redeviennent possibles. Tim Ingold : « pour les *habitants* l'environnement ne se définit pas par les environs d'un espace délimité ; il est une zone où les différents chemins qu'ils empruntent sont complètement enchevêtrés. Dans cette *zone* d'enchevêtrement – maillage de lignes entrelacées –, il n'y a ni intérieur ni extérieur, seulement des ouvertures et des passages »³⁵. On pourra alors dire : faire exister un fragment de monde qui instaure la possibilité de passages entre des mondes. Qu'est-ce que la vie intérieure sinon des *zones* d'expérience partagées, l'emmêlement de moments de « concernement » mutuels par lesquels nous faisons exister des potentiels d'existence ? Retour des blocs d'enfance : un monde en morceaux, des régions et leurs zones génératives³⁶. Un monde possible qui rend obsolètes les frontières et les états du « déjà constitué », de la réalité telle qu'elle est ou telle qu'elle devrait être. Ce qui importe ici ce n'est pas un état mais les intervalles. Non pas les frontières mais des bordures et leur épaisseur qui sont déjà une invitation au voyage, qui constituent les paysages dans lesquels l'enfant déambule et dans lesquels il peut nous entraîner. Il se peut que les enfants nous rappellent, si on veut les entendre, l'expérience de devenirs par lesquels la vie se constitue dans des accordages.

Ce n'est pas l'enfance qui est « magique » mais le réel avec lequel l'enfant est en prise (encore un temps), nous rappelle John Matthew Barri avec Peter Pan, embarquant les enfants victoriens vers les mondes fantastiques des pirates et des sirènes. Pour l'enfant « être » c'est être dans *un* monde. Peter Pan refuse la normalité, parce que « être » c'est être en chemin toujours vers un autre monde, parce que rien de *normal* n'a la moindre existence. Et lorsque la normalité revient, il tire sa révérence et s'efface. Mais il reviendra peut-être un jour au travers les générations, lorsque la multiplicité des mondes pourra renaître chez un nouvel enfant (peut-être les enfants de Wendy devenue adulte à la fin du roman ?). La magie, nous dit Isabelle Stengers, c'est le choix de ce dont nous sommes capables contre ce qui nous rend incapables d'agir dans l'instauration d'un autre monde³⁷.

³⁵ Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, Zones Sensibles, 2011, p. 136. Les italiques sont de moi.

³⁶ À propos des zones génératives, ou formatives, comme « foyers » de l'expérience on peut consulter le texte de Thierry Drumm, « Pragmatisme et mondes en train de se faire », présenté lors du séminaire *Pratiques de soin et collectifs*. (<http://www.leslaboratoires.org/article/pragmatisme-et-mondes-en-train-de-se-faire-thierry-drumm>).

³⁷ Isabelle Stengers, « L'instance du possible », in Didier Debaise et d'Isabelle Stengers (sous la direction de), *Gestes spéculatifs. Colloque de Cérisy, 28 juin-5 juillet 2013*, Dijon, Les Presses du réel, 2015.

L'enfant nous indique peut-être que le monde ne saurait être Un, une totalité administrée. L'administration du monde suppose des états, et l'enchaînement ordonné entre un état et un autre : une ontogénétique, une chronologie, une prospective et la prolifération de frontières.

L'État aime les états et donc les frontières. Au fond, l'État n'est-il rien d'autre que la police des frontières. Il faut passer d'un état à un autre, par étapes, ou rester là où nous sommes. Nul ne saurait y échapper : les institutions, de l'école à la psychiatrie, en passant par les centres de rétention et les prisons, ne nous disent pas autre chose. Des évaluations, des diagnostics et des pronostics. Des assignations. Travail sans fin de l'éducateur, du psychologue, du juge, du flic et du maton, tâche infinie pour fabriquer les régimes de visibilité des faits et gestes des enfants dans un monde déjà constitué et aux avenir prévisibles. Il y a pourtant chez les enfants des perspectives qui dérivent au gré d'insignifiants événements. Des situations qui fuient : irreprésentables. Ce sont elles qui ont le pouvoir de faire la différence. Les accueillir ce n'est rien d'autre qu'éprouver une fidélité radicale à l'expérience. Y compris faire l'expérience de s'arracher au monde « tel qu'il est ».

Face à la déliquescence de la souveraineté étatique dissoute dans l'océan cybernétique où disparaissent ses sujets, nous sommes placés à nouveau devant l'interrogation de ce qui pourrait faire communauté. Au fond, c'est des *expériences communales* dont il est question avec l'enfant. Ou de la dissolution des frontières et des transitions qui nous amènent vers les autres. Il nous faut à nouveau situer notre expérience pour rendre possible l'instauration d'un autre rapport collectif au temps : faire lieu. Il s'agit moins alors d'utopies que d'hétérotopies, tout à la fois des espaces autres et des « contre-espaces » comme disait Foucault. À la logique intégrative dans un monde total, que ce soit par les institutions du marché – la folle production de la valeur qui détruit la pluralité de nos milieux de vie –, ou par les institutions étatiques qui fabriquent des parcours et des identités normées (au demeurant introuvables), nous pouvons opposer une *régionalisation* du monde pour créer à nouveau des zones de passage. À la gestion de la population comme une totalité administrée on pourra répondre avec l'attention portée à la singularisation de notre vie commune qui nous permet de cultiver des arts pour ne plus être gouvernés.

Non, l'enfant ne saurait appartenir ni à ses parents ni à l'État. Pas plus qu'il ne saurait s'appartenir à soi-même selon une version vide et solipsiste de l'autonomie du sujet. Il appartient aux mondes qu'il habite, peuplés d'*êtres de relation* impossibles à représenter car toujours en devenir dans des mondes en train de se faire.

Le monde de la gestion a fabriqué l'enfance contre les enfants, imposé le temps linéaire fonctionnel de la production de la population contre des temporalités relatives de la communauté où des êtres *afonctionnels* peuvent exister. Comme l'inénarrable Odradek, sans père ni mère, à l'origine indéterminée, amas de « vieux bouts de fil dépareillés », impossible d'attraper, apparaissant et disparaissant au gré de son obscure volonté, provoquant une appréhension métaphysique chez le père de famille régnant dans la maisonnée³⁸. Les enfants aiment les multiplicités. Ils aiment associer des mondes hétérogènes. Qui n'a pas observé un enfant plaçant avec parcimonie *toutes* les figurines de son bestiaire, des humains et des machines, sans aucun sens de l'économie, ou tous ses petits soldats ou sa collection de poupées, formant des agglomérats, des files indiennes, des cercles et autres formes composant le tout provisoire d'un fragment du monde ? Qui n'a pas été intrigué par les amalgames des catégories d'êtres qu'opère un enfant pour parvenir à des nouveaux régimes d'existence auxquels il croit ? L'enfant est un croyant. Il croit au monde. L'enfant a cette particularité : qu'il ne peut que faire confiance au partage s'il veut vivre.

Peut-être que les derniers enfants de notre temps sont les clandestins qui tentent de franchir les frontières, qui désagrègent la souveraineté de la représentation du monde tel qu'il est. Des enfants avec des descendance imprévues.

La commune des enfants n'est rien d'autre que la confiance en l'hospitalité.

Josep Rafanell i Orra

³⁸ « On ne lui pose naturellement pas des questions difficiles, mais – on y est déjà porté par sa petite taille – on le traite en enfant. “Comment t'appelles-tu donc ?”, lui demande-t-on. “Odradek”, répond-il. “Et où habites-tu ?”. “Pas de domicile fixe”, dit-il en riant ». « Il ne fait manifestement pas de mal à personne ; mais l'idée qu'il doive encore me survivre est pour moi presque une souffrance ». Franz Kafka, « Le souci du père de famille », in *Un artiste de la faim et autres récits*, Paris, Gallimard, 1980, pp. 139-141